

Le temps des marchands

Pierre Poulin

Numéro 1, hors-série, 1987

Québec, fleuron du patrimoine mondial

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6739ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Poulin, P. (1987). Le temps des marchands. *Cap-aux-Diamants*, (1), 45–47.

LE TEMPS DES MARCHANDS

par Pierre Poulin*

Pour rendre compte de la vie à Québec au XIX^e siècle, on passe généralement en revue les différentes fonctions de la ville. L'attention se porte sur son rôle militaire, son statut de capitale politique, ses nombreuses institutions religieuses, ses maisons d'enseignement et sa vocation commerciale et portuaire. Mais dans cet ensemble de fonctions, certaines plus que d'autres définissent le caractère de la ville et l'ambiance qui y règne. Au début du XIX^e siècle, l'activité portuaire et le grand commerce en particulier sont appelés à prendre une importance sans précédent, qui marquera profondément la vie des Québécois et ce, pendant plusieurs décennies.

Les besoins de l'Angleterre en produits forestiers entraînent alors une croissance spectaculaire des exportations de bois au port de Québec tandis que l'augmentation de la population canadienne stimule le commerce d'importation. À ces échanges commerciaux s'ajoute le développement de la construction navale, que favorisent l'abondance et la variété du bois disponible à proximité des chantiers.

C'est donc dans la basse-ville que se manifeste la plus grande activité: dans les chantiers maritimes, les anses à bois, les entrepôts et sur les quais. Toute une cohorte de manoeuvres et de gens de métiers s'affaire à la construction navale, à l'équarrissage du bois, au chargement et au déchargement des navires. Un groupe d'individus restreint, mais très puissant, occupe le devant de la scène: ce sont les grands marchands d'origine anglaise et écossaise.

Plusieurs d'entre eux sont des nouveaux venus, débarqués au pays au début du siècle après que l'Angleterre, coupée des ports de la mer Baltique par le blocus continental (1806), se soit tournée vers ses colonies pour s'approvisionner en bois. Partis des villes portuaires d'Angleterre ou d'Écosse, ils sont venus rejoindre ceux qu'avait déjà amenés la Conquête. Membres ou représentants de maisons de commerce britanniques, ou encore simples commis qui réussiront éventuellement à s'introduire dans le négoce, ils s'engagent dans une aventure qui n'est pas sans risques mais qui promet aussi d'intéressants bénéfices.

Une variété de branches commerciales s'offre à eux: l'exportation du bois et de produits agricoles, l'importation de denrées alimentaires et de

vins et spiritueux, de vêtements et de tissus, d'articles de quincaillerie et autres. Le commerce du bois constitue la branche la plus importante, mais il n'est accessible qu'à ceux qui disposent de capitaux considérables et ont de bonnes relations d'affaires outre-mer.



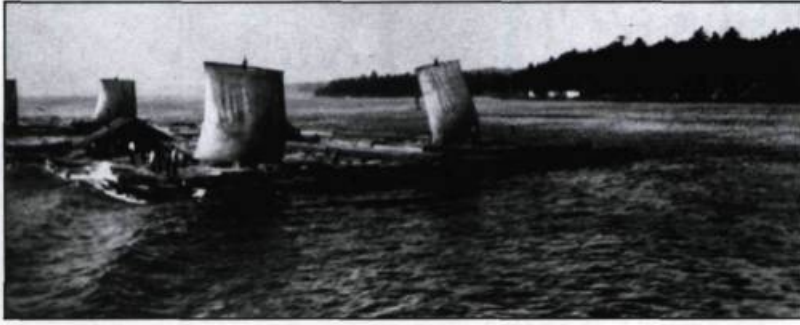
Les pratiques du négoce

Les papiers que les marchands ont laissés dans les greffes des notaires de Québec, par exemple à l'occasion d'une vente ou de la conclusion d'un marché, laissent entrevoir au jour le jour quelques-unes de leurs pratiques. L'exportateur de bois commence d'abord par louer ou acheter sur la grève un espace propice où il aménagera un quai et des bâtiments plus ou moins rudimentaires selon l'ampleur de ses opérations. Il pourra ainsi recevoir, dès le printemps, les cages de bois qui descendent à Québec et accueillir les navires venus prendre cargaison. Au préalable, il aura recruté la main-d'oeuvre nécessaire parmi les ouvriers canadiens-français ou irlandais et aura conclu une entente avec un entrepreneur forestier de l'Outaouais ou d'une région plus rapprochée pour la livraison du bois équarri et des madriers qu'il compte exporter au cours de l'été.

Parmi les marchands les plus prospères, plusieurs font la coupe du bois dans les régions forestières, exploitent des chantiers et possèdent

L'Anse-au-Foulon en 1872. Le bois équarri était rassemblé sur la Rivière-aux-Outaouais en immenses trains de bois, des «cageux», qui descendaient jusqu'à Québec où ils étaient amarrés au rivage. Photographie de W. Notman. (coll. privée).

* Historien, membre du comité de rédaction.



«Cageux» descendant le Saint-Laurent.
(Archives publiques du Canada).

des moulins à scier. Ils s'intéressent aussi à la construction navale, dont la progression jusqu'aux années 1850 dépend largement de leurs capitaux. Seuls ou avec un associé, il n'est pas rare qu'ils achètent des navires pour les revendre sur le marché britannique avec leur cargaison de bois.

Du côté des importateurs, l'activité est tout aussi fébrile. Après avoir acquis magasin et entrepôt, ils tissent leur réseau de relations d'affaires avec des maisons britanniques et américaines, fournisseurs des produits qu'ils distribueront ensuite dans la ville et à la campagne. Les plus grands importateurs étendent ce marché jusqu'à Montréal et dans le Haut-Canada. Les journaux sont remplis d'annonces des marchandises qu'ils offrent à leur clientèle: rhum, mélasse, thé et café, chaudrons, tissus, vêtements et une multitude d'autres produits qui attendent les acheteurs sur les quais et dans les magasins.

Des marchands prospères

Si certains marchands connaissent des revers de fortune en raison des fluctuations parfois subites du marché, la communauté marchande de Québec affiche en général des signes évidents de prospérité. Né à Carlisle en Écosse et débarqué à Québec en 1814, James Gibb offre un bon exemple de ces hommes d'affaires britanniques qui savent tirer d'importants profits de la voca-

tion commerciale de Québec. D'abord commis chez un marchand écossais de la ville dont il épousera la soeur, il se lance en 1821, en compagnie d'un associé, dans le commerce d'importation de denrées alimentaires et de vins et spiritueux. Dans les années 1850, l'entreprise qu'il dirige, la Gibb & Ross, est reconnue comme la plus importante dans ce domaine à Québec. Les intérêts de Gibb, très variés, s'étendent, entre autres, au commerce du bois, à des entreprises de navigation, à la propriété foncière et à la Banque de Québec dont il occupe la présidence. Au moment de son décès en 1858, Gibb sera ainsi en mesure de léguer une fortune dépassant les cent mille livres sterling.

À l'instar d'autres riches marchands et de certains administrateurs coloniaux, Gibb installe sa résidence à la campagne, loin des rues insalubres d'une basse-ville trop achalandée. Il habite d'abord, chemin Sainte-Foy, le domaine Bellevue, qu'il laisse en 1848 pour aller vivre dans une luxueuse villa construite sur le domaine Woodfield à Sillery, ancienne demeure du marchand de bois William Sheppard. Plus à l'est, le domaine Wolfesfield, situé à l'endroit du débarquement des troupes anglaises en 1759, appartient à William Price. Né dans les environs de Londres et arrivé à Québec en 1810, Price est le marchand de bois le plus réputé, la tête dirigeante d'un véritable empire forestier en aval de Québec et dans la région du Saguenay.

À cette époque, Québec, que l'on qualifie de berceau de la civilisation française en Amérique du Nord, compte parmi ses habitants une proportion considérable de citoyens d'origine britannique (surtout des immigrants irlandais): environ le tiers de la population totale en 1830 et près de 40 pour cent en 1860. S'ajoutant au pouvoir que représentent les administrateurs coloniaux et les officiers militaires, la puissance des marchands donne à cette présence anglaise une influence colossale.

JAMES GIBB & CO.,

No. 20,

ST. PETER STREET, LOWER TOWN, QUEBEC.

HAVE ALWAYS ON HAND

A VERY CHOICE AND EXTENSIVE ASSORTMENT

OF THE

UNDERMENTIONED ARTICLES,

WHICH THEY OFFER FOR SALE ON THE LOWEST TERMS, VIZ :



Circulaire imprimée en 1838, annonçant les produits de la maison James Gibb & Co.
(Archives nationales du Québec, Québec, Greffe de Edward Glackemeyer, 5 mai 1842).

Il va sans dire que les marchands ne jouissent pas d'une cote de popularité très forte au sein de la population francophone. Symbole de la domination britannique, le monopole qu'ils exercent sur le grand commerce les rend suspects, d'autant plus qu'au plan politique, ils constituent souvent un adversaire redouté, campé dans des positions parfois bien plus radicales que celles des représentants du pouvoir britannique.

Revirements

Les conditions qui avaient favorisé cette communauté marchande disparaîtront toutefois une à une dans la seconde moitié du XIX^{ème} siècle. L'épuisement des meilleures forêts à proximité des cours d'eau, la réduction puis l'abandon des tarifs préférentiels sur le bois accordés par la métropole en début de siècle, rendent de plus en plus difficile le commerce du bois qui connaît une chute importante dans les années 1870. De son côté, la construction navale rencontre des difficultés tout aussi aiguës, dues en particulier à des changements d'ordre technologique, tel le remplacement des matériaux de bois par le fer. Enfin, à partir des années 1850, l'amélioration des conditions de la navigation sur le fleuve permet aux navires océaniques de remonter jusqu'à Montréal, qui devient ainsi en mesure d'exercer contre Québec une concurrence commerciale insoutenable.

La prospérité du port de Québec est révolue et les marchands le savent. Aussi sont-ils nombreux à fermer boutique et à quitter la ville. Privée de son gagne-pain, une bonne part de la population d'origine irlandaise se joint à cette exode. Les anglophones ne formeront plus que 24 pour cent de la population en 1881 et 15 pour cent en 1901.

C'est le développement de l'industrie manufacturière autour de certains secteurs comme le cuir et la chaussure qui prendra le relais. En 1901, sur une population de quelque 68 000 habitants, 9 384 personnes trouvent de l'emploi dans les diverses industries de la ville. Mais les marchands anglais qui restent encore à Québec demeurent étrangers à ces activités manufacturières relevant surtout de nouveaux entrepreneurs canadiens-français. Trop attachés au négoce, ils nourrissent l'espoir vain d'attirer à Québec l'exportation des grains de l'Ouest. Aigris, ils continuent de pratiquer un commerce dont les profits, moins importants que par le passé, ne les intéressent plus. Leur présence se fait de plus en plus discrète dans le commerce, tandis que les marchands francophones les remplacent peu à peu et connaissent une certaine prospérité en exploitant le marché régional.

À la fin du XIX^{ème} siècle, les membres de la vieille bourgeoisie anglophone conservent tout de même des intérêts économiques importants



Une fois mesuré, le bois était chargé à bord des grands voiliers en direction de l'Angleterre. Québec, 1872. Photographie de W. Notman. (coll. privée).



Le commerce du bois dans l'Anse de Sillery, 1890. (Photographie: Livernois. Archives nationales du Québec).

car ils occupent encore massivement les conseils d'administration de la plupart des institutions financières et des compagnies de transport et de services publics de Québec. La Quebec Bank, la Union Bank, le chemin de fer Québec et Lac Saint-Jean, la centrale électrique de la chute Montmorency et la compagnie de gaz sont les principales entreprises dont ils gardent le contrôle mais qu'ils céderont à des capitalistes canadiens plus puissants qu'eux dans les premières décennies du XXI^{ème} siècle. Au sein de ces compagnies se trouvent des hommes d'affaires, descendants des plus illustres familles marchandes de Québec, tels les Price, Ross et Sharples. Au moment où Québec reprend progressivement son caractère français, le milieu financier garde ainsi bien vivante la mémoire des maîtres d'oeuvre du grand commerce maritime au XIX^{ème} siècle. ♦